

Grâce à l'éducation

P. Florent URFELS

Heureux l'homme que tu châties, Seigneur, celui que tu enseignes par ta Loi. (Ps 93,12)

C'est d'une bonne éducation que naît tout le bien dans le monde. (Emmanuel Kant)

Le paradoxe de l'éducation

Je voudrais commencer par mettre en évidence un contraste, une tension ou un paradoxe, inhérents à la notion d'éducation. Ce paradoxe nous accompagnera tout au long de notre cycle. C'est lui qui fait de notre thème un sujet difficile mais intéressant, un sujet également très ample. Parler de l'éducation, à un certain niveau, c'est parler de ce qui constitue l'essence de l'homme. L'homme est un animal qui doit être éduqué, l'homme devient homme par l'éducation. En cela, il est unique dans le règne animal.

Un paradoxe ou une tension supposent deux pôles constitutifs de la tension. Pour ce qui regarde l'éducation, je propose d'identifier ces deux pôles comme étant la **vie** et la **liberté**.

1) L'éducation est une affaire de **vie**, une question de vie ou de mort. Contrairement aux autres animaux qui se retrouvent adultes en quelques semaines ou quelques mois, l'homme est terriblement démuni à la naissance. Sans l'aide des adultes, il mourrait. C'est comme cela que Rousseau introduit son *Émile* :

Nous naissons faibles, nous avons besoin de force ; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

L'extrême fragilité du petit d'homme dure en fait des années et des années, ce qui fait dire à certains que l'homme est un *néotène*, c'est-à-dire qu'il naît prématuré. Et pour trouver sa place dans la société des hommes, il ne suffit pas que le corps de l'enfant se développe. Il faut aussi que son esprit se développe, qu'il apprenne à parler, à écrire, à s'approprier la culture de la société dans laquelle il vit, etc. Tout cela concerne l'éducation. En ce sens l'éducation est dans le prolongement de la conception et de la mise au monde de l'enfant. Quand un homme et une femme conçoivent un enfant, il s'engagent tacitement non seulement à le mettre au monde mais ensuite à le nourrir, à en prendre soin, à l'éduquer... jusqu'à ce qu'il devienne adulte. C'est donc un « contrat » qui les engage pour une très longue durée ! Le *Catéchisme de l'Église Catholique* insiste sur ce point en disant que l'éducation est une expression de la fécondité des parents :

CEC 2221 : La fécondité de l'amour conjugal ne se réduit pas à la seule procréation des enfants, mais doit s'étendre à leur éducation morale et à leur formation spirituelle. « Le rôle des parents dans l'éducation est d'une telle importance qu'il est presque impossible de les remplacer » (GE 3). Le droit et le devoir d'éducation sont pour les parents primordiaux et inaliénables (cf. FC 36).

Il y a une sorte de proverbe latin qui montre bien que l'éducation est une affaire de vie : *educit obstetrix, educat nutrix, instituit pædagogus, docet magister*, « la sage-femme fait sortir, la nourrice prend soin, le pédagogue forme, le maître enseigne ». Ainsi sage-femme, nourrice, instituteur et maître appartiennent au même corps de métier, ils assument la même tâche qui est de conduire un enfant hors du corps de sa mère pour le faire entrer dans le corps social. À chaque étape, c'est la vie du bébé, de l'enfant, de l'adolescent ou du jeune adulte qui est en jeu.

2) L'éducation est une affaire de **liberté**. Si l'on éduque un enfant ou un adolescent, ce n'est pas pour le maintenir dans une situation de dépendance mais au contraire pour l'en faire sortir. Éduquer, étymologiquement, veut dire : « faire sortir », comme la sage-femme fait sortir le bébé du sein de sa mère. Or la liberté implique toujours l'autonomie, même si ce n'est pas une autonomie absolue. Pour être libre réellement et pas seulement théoriquement, il faut avoir la jouissance d'un certain nombre d'éléments qui ne sont pas innés mais doivent être acquis par l'éducation. Le premier de tous est la raison qui se livre dans le langage. Apprendre à parler à un enfant, c'est au premier chef une tâche éducative. Pour être libre, il faut aussi appréhender un minimum le monde dans lequel la liberté va agir, c'est-à-dire connaître les règles de fonctionnement de la société (ce qui se fait, ce qui ne se fait pas...), pour entrer de manière juste en interaction avec les autres. Par exemple un enfant à qui l'on n'apprend pas la politesse aura du mal à nouer des rapports harmonieux avec les autres. L'enfant doit aussi comprendre que le mal, même s'il est immédiatement profitable, se retournera à terme contre son auteur : l'éducation contient une première éthique, assez utilitariste mais pas moins importante pour autant. Tous ces éléments donnent sens à la finalité même de l'éducation qui est la liberté : éduquer, c'est toujours éduquer à la liberté.

Donc les deux pôles de l'éducation sont la **vie** et la **liberté**. Pourquoi donc ai-je prétendu que ces deux pôles entraient en tension l'un avec l'autre et faisaient de l'éducation une notion paradoxale ? Parce que la vie est d'abord quelque chose que je reçois, alors que la liberté est d'abord quelque chose que j'exerce. La vie est d'abord une passivité, tandis que la liberté est d'abord une activité. Dès lors, est-il possible d'éduquer ? Est-il possible de poser un acte qui suppose deux attitudes contradictoires chez l'enfant ou l'adolescent : recevoir et en même temps exercer, être actif et en même temps être passif ? L'éducation n'est-elle pas une tâche impossible ?

La réponse de bon sens à cette question est évidemment négative. L'éducation n'est pas impossible puisque depuis la nuit des temps les hommes s'éduquent de génération en génération. Donc la contradiction apparente entre la vie et la liberté se résout dans la pratique. Ce fait tout simple et universel, que l'éducation est possible puisque de fait elle existe, a de grandes conséquences sur l'essence de la vie et de la liberté. Puisque l'éducation concilie vie et liberté, vie et liberté qui s'opposent au principe sont appelées à se réconcilier au terme, c'est-à-dire à échanger leurs propriétés. Ainsi la vie est appelée à l'activité, tandis que la liberté est appelée à la passivité. Être homme, c'est apprendre à transmettre la vie que j'ai reçu mais aussi accepter de recevoir d'un autre la liberté que j'exerce. Double passage qui n'a rien d'évident car transmettre la vie et recevoir la liberté impliquent une sorte de

mort à soi-même, à laquelle le péché tapis dans le cœur de l'homme oppose toute sa résistance. Certaines psychologies peuvent se bloquer sur la vie reçue et la liberté exercée, jusqu'à concevoir l'intégralité du réel comme un simple moyen de jouissance égotique. La Modernité, qui met en avant l'autonomie du sujet, amplifie à un niveau symbolique et inconscient la diffusion de ce blocage mais en fait il existe depuis que l'homme est l'homme.

Ce qu'on appelle parfois le *pédagogisme*, c'est-à-dire la conviction que l'éducation ne saurait imposer des schémas de pensée précontraints ou des contenus de culture à l'enfant mais simplement l'aider à apprendre par lui-même ce qu'il désire apprendre, peut être vu comme le désir de nier le paradoxe de l'éducation. Puisque la vie et la liberté sont en conflit, on supprime un des deux pôles (en l'occurrence celui de la vie) pour faire disparaître le conflit.

Les sciences de l'éducation sont animées par la tentation d'en finir avec le paradoxe, de s'exonérer du moment de contrainte en faisant en sorte que l'enfant construise son savoir et sa discipline en ne rencontrant jamais les injonctions du maître, seulement les réalités objectives du monde¹.

Olivier Rey remarque qu'il s'agit d'un programme ambitieux, mais aussi quelque peu contradictoire car il n'arrive pas vraiment à atteindre l'objectif fixé et même finit par se retourner contre son intention initiale.

Il devient nécessaire de savoir comment disposer le monde autour des enfants afin que ceux-ci, d'eux-mêmes, parviennent aux points qu'on souhaite leur voir atteindre. Autrement dit, il est nécessaire de connaître leur comportement dans une situation donnée, il est indispensable de détenir sur eux un savoir objectif, ce qui semble réduire à rien la liberté qu'on entendait par ailleurs respecter en eux. Étrange situation ! Pour éviter le risque inhérent à un usage de l'autorité, qui est de transformer les élèves en machines, on en arrive à adopter envers eux l'attitude du scientifique à l'égard de son objet d'étude – c'est-à-dire à les transformer d'emblée en machines².

Ainsi, plutôt que de nier le paradoxe, mieux vaut l'assumer par la tâche toujours difficile et toujours à reprendre de l'éducation vivante à la liberté. Les conférences que nous entendrons dans le cadre de notre cycle, jusqu'à janvier, devraient nous y aider.

Avant de passer à la partie biblique de mon exposé, je voudrais répondre à une question que certains d'entre vous se sont peut-être posée : l'éducation c'est très bien, c'est un thème intéressant, mais en quoi concerne-t-il une aumônerie catholique ? N'est-ce pas un thème profane plus que religieux ? Est-il pertinent de consacrer autant de soirées talas à l'éducation ?

Ma réponse est que, certes, l'éducation est un sujet qui concerne toute la société et en ce sens c'est un sujet profane. Mais sa dimension paradoxale en fait aussi un sujet religieux, ou plus exactement théologique. Car à bien y regarder le paradoxe de l'éducation est semblable à celui de la grâce dans son rapport à la nature. D'un côté, la grâce doit vraiment venir d'un autre que l'homme pour le sauver, elle doit venir de Dieu et être reçue

1 Olivier REY, *Une folle solitude, Le fantasme de l'homme auto-construit*, Paris, Seuil, 2006, p. 237-238.
2 *Ibid.*

par l'homme dans une certaine passivité. Faute de quoi la grâce ne serait qu'une manière qu'aurait l'homme de se comprendre lui-même et finalement Dieu se réduirait à une projection de la pensée humaine (Feuerbach). Ainsi la grâce transcende réellement la nature. D'un autre côté, la grâce ne peut rester extérieure à l'homme sinon elle ne le transformerait pas vraiment et l'homme ne serait pas sauvé non plus (ou alors seulement de manière forensique, dans une sorte de changement du regard que Dieu poserait sur le pécheur – ce qui est une conception présente dans le luthéranisme mais infidèle à la doctrine catholique). La grâce doit se faire réellement immanente à la nature et mobiliser l'activité de l'homme. On pourrait dire que la transcendance de la grâce sur la nature lui permet d'apparaître comme le fruit de la nature sauvée par la grâce. C'est toute la question du rapport entre la foi et les œuvres.

Pour résumer, la transcendance de la grâce sur la nature est une question de vie, l'immanence de la grâce dans la nature est une question de liberté. La grâce réconcilie la vie et la liberté, exactement comme l'éducation. Et donc l'éducation participe à l'œuvre de la grâce puisqu'elle la signifie analogiquement. Un passage de la *Lettre aux Galates* le suggère en comparant la Loi de Moïse à un pédagogue.

Avant la venue de la foi, nous étions enfermés sous la garde de la Loi, réservés à la foi qui devait se révéler. Ainsi la Loi nous servit-elle de pédagogue jusqu'au Christ (ὁ νόμος παιδαγωγὸς ἡμῶν γέγονεν εἰς Χριστόν), pour que nous obtenions de la foi notre justification. Mais la foi venue, nous ne sommes plus sous un pédagogue. Car vous êtes tous fils de Dieu, par la foi, dans Christ Jésus. (Ga 3,23-26)

On comprend alors pourquoi les Pères grecs voyaient le Salut comme un gigantesque procès d'éducation, une véritable παιδεία dont Dieu était le maître d'œuvre. Dieu nous sauve en nous éduquant. Réfléchir à l'éducation, comme nous allons le faire pendant quelques semaines, c'est se disposer à mieux comprendre et mieux accueillir l'œuvre de la grâce en nous.

Παίδεια ancienne, παιδεία nouvelle

Je viens de parler des Pères grecs et avant eux de saint Paul. Mais en fait, déjà dans l'Ancien Testament, on rencontre cette idée du Salut comme éducation des hommes par Dieu. Le point de départ se trouve au tout début du livre du Deutéronome, lorsque Moïse fait le point sur l'expérience qu'Israël a vécue dans le désert pendant quarante ans, juste avant son entrée en Terre Promise.

Le Seigneur votre Dieu qui marche à votre tête combattrait pour vous, tout comme vous l'avez vu faire en Égypte. Tu l'as vu aussi au désert : le Seigneur ton Dieu te soutenait comme un homme soutient son fils, tout au long de la route que vous avez suivie jusqu'ici. (Dt 1,30-31)

YHWH, le Dieu d'Israël, ne se comporte pas comme un despote qui fait sentir son pouvoir sur ses sujets. Il se comporte comme un père aimant, qui soutient son fils lorsque celui-ci est encore trop petit pour marcher seul. Le Deutéronome nous livre ici une clef importante pour interpréter la signification spirituelle de l'exode, lorsque Israël prisonnier en Égypte s'est échappé en traversant les eaux de la mer rouge. Il s'agissait d'une naissance,

comme celle d'un petit enfant qui était prisonnier dans le sein de sa mère et qui est délivré à travers les eaux de l'enfantement. Évidemment, pour nous chrétiens, cette interprétation annonce les eaux du baptême et la nouvelle naissance que ce rite représente.

Un des rôles du père dans l'éducation est d'aider l'enfant à canaliser et maîtriser ses désirs. Ce faisant l'enfant donne sens à sa frustration, il comprend qu'il ne s'agit pas d'une souffrance absurde mais d'un chemin pour devenir adulte et ressembler de plus en plus à son père. Tel est bien la fonction que remplit la Loi donnée par Dieu sur le Mont Sinaï. D'une part elle énonce une série d'interdits indispensables à la cohésion sociale d'Israël, interdits qu'on retrouve plus ou moins dans toutes les cultures : « tu ne commettras pas de meurtres », « tu ne voleras pas », « tu ne porteras pas de faux témoignages », etc. D'autre part elle comporte une multitude de préceptes positifs, dont une bonne partie sont d'ordre culturel ou symbolique : circoncire les enfants mâles, offrir des sacrifices, célébrer la Pâque, etc. La conjonction des interdits et des préceptes positifs fait qu'Israël doit ressembler de plus en plus à son Père, c'est-à-dire à Dieu. Voilà pourquoi le Lévitique, à partir du ch. 17, reprend très souvent une sorte de refrain, Dieu disant à Israël : « vous serez saints car moi je suis saint ». La sainteté, dans l'Ancien Testament, ce n'est pas d'abord la perfection morale mais l'attribut divin par excellence. On pourrait presque gloser : « vous serez divins car moi je suis Dieu ». Dieu éduque Israël par la Loi pour qu'Israël devienne semblable à Dieu.

Cette perspective de ressembler de plus en plus à Dieu est enthousiasmante, mais on pressent que le chemin sera long et difficile, d'autant plus que le péché déploie toute sa force de résistance en Israël. Aussi bien l'éducation par la Loi est-elle un processus long et pénible, avec de multiples accrocs et retours en arrière. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le verbe hébreu *ysr*, « éduquer », et le substantif correspondant *musar*, « éducation » (traduit en παιδεία par la LXX), connotent aussi la correction et le châtiment. Éduquer et châtier, pour l'Ancien Testament, c'est un peu la même chose. On s'en rend compte notamment dans les livres de Sagesse, qui sont particulièrement concernés par la tâche éducative puisque leurs auteurs sont des maîtres d'écoles sribales. Ainsi Pr 22,15 : « La folie est liée au cœur des jeunes, le bâton de la discipline l'en éloignera. » Ou encore tout un passage du livre du Siracide qui résonne étrangement à nos oreilles modernes :

Un cheval mal dressé devient rétif, un enfant laissé à lui-même devient mal élevé. Cajole ton enfant, il te terrorisera, joue avec lui, il te fera pleurer. Ne ris pas avec lui, si tu ne veux pas pleurer avec lui, tu finiras par grincer des dents. Ne lui laisse pas de liberté pendant sa jeunesse et ne ferme pas les yeux sur ses sottises. Fais-lui courber l'échine pendant sa jeunesse, meurtris-lui les côtes tant qu'il est enfant, de crainte que, révolté, il ne te désobéisse et que tu n'en éprouves de la peine. Élève ton fils et forme-le bien, pour ne pas avoir à endurer son insolence. (Sir 30,8-13)

Et il est vrai que le temps du désert était un temps d'extrême difficulté pour Israël. Mais aussi un temps où Dieu prenait particulièrement soin de son peuple, même si celui-ci avait du mal à le reconnaître. Là encore le Deutéronome comporte un beau passage :

Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le Seigneur ton Dieu te l'a imposée pour te faire passer par la pauvreté ; il

voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : allais-tu garder ses commandements, oui ou non ? Il t'a fait passer par la pauvreté, il t'a fait sentir la faim, et il t'a donné à manger la manne – cette nourriture que ni toi ni tes pères n'aviez connue – pour que tu saches que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du Seigneur. Ton vêtement ne s'est pas usé sur toi, et ton pied ne s'est pas enflé, au cours de ces quarante années ! Tu le sauras en ton cœur : comme un homme éduque son fils, ainsi le Seigneur ton Dieu fait ton éducation. (Dt 8,2-5)

Si l'éducation divine, dans l'Ancien Testament, est structurée par la Loi de Moïse, il est clair que le passage au Nouveau Testament ne peut qu'entraîner un changement de point de vue sur cette éducation puisque, comme le dit saint Paul aux Romains, « vous n'êtes pas sous la Loi mais sous la grâce » (Rm 6,14). Dans son Épître à Tite, le même saint Paul dit que c'est désormais la grâce qui nous éduque (et non plus la Loi).

La grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, s'est manifestée, nous enseignant (παιδεύουσα ἡμᾶς) à renoncer à l'impiété et aux convoitises de ce monde, pour vivre en ce siècle présent dans la réserve, la justice et la piété. (Tt 2,11-12)

Donc le passage au Nouveau Testament est aussi passage à une nouvelle éducation, une nouvelle παιδεία : παιδεία par la grâce et non plus par la Loi.

À quoi ressemble cette nouvelle παιδεία ? Quels sont ses traits caractéristiques ? Il faut certainement se tourner ici vers les évangiles. Et la première chose à noter est que Jésus présente les enfants comme un modèle pour les adultes (Mt 18,3 : ἐὰν μὴ στραφῇτε καὶ γένησθε ὡς τὰ παῖδια, « si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux »). Ce faisant, Jésus renverse complètement la finalité naturelle de l'éducation. Ce ne sont plus les enfants qui doivent progressivement ressembler aux adultes, mais les adultes qui, grâce à l'enseignement de Jésus, doivent se faire semblables à des enfants. La nouvelle παιδεία est, en ce sens, révolutionnaire.

Révolutionnaire, la nouvelle παιδεία l'est par son caractère bienveillant. Jésus enseigne par sa parole et aussi par ses miracles qui guérissent, qui délivrent l'homme du mal qui le frappait. On est bien loin des injonctions sévères du Siracide ! C'est que Jésus n'éduque pas par la Loi mais par la grâce. Or l'éducation par la Loi devait s'accompagner parfois de châtiments corporels car elle atteignait l'homme uniquement par l'extérieur. La grâce, elle, conjoint l'extérieur et l'intérieur. D'un côté nous entendons les paroles de Jésus, de l'autre nous sentons qu'elles expriment ce que nous attendions et espérions intérieurement, depuis toujours. Il n'est pas besoin de frapper le corps pour faire entrer la parole de Jésus dans le cœur de l'homme car elle s'y trouvait déjà mais cachée et obscurcie par le péché.

Troisième trait de la nouvelle παιδεία : elle ne fait pas acception des personnes. Jésus s'adresse à toutes sortes de personnes, des hommes et des femmes, des gens cultivés et des gens très simples, des justes et des pécheurs, des Juifs et même des païens qui ont entendu parler de lui et viennent l'écouter. Tout le monde a droit à l'Évangile ! La Loi était réservée à Israël alors que la grâce est offerte par Jésus-Christ à tous les hommes.

Quatrième trait : Jésus, le Verbe de Dieu, finit par se taire. Après la période du ministère public, de l'enseignement de Jésus et de ses miracles – qui se rattachent aussi à son enseignement car ils ont une portée révélatrice évidente, ils signifient le bien qu'ils font, comme les sacrements de l'Église – vient la Passion où Jésus se tait et ne fait plus de miracles. Quand il comparaît devant Ponce Pilate, celui-ci lui pose la question qui devrait habiter le cœur de tous les élèves et étudiants du monde : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jn 18,38). Or, à cette question la plus importante de toute, l'Enseignant qu'est Jésus ne répond pas. Ou plutôt si, il répond, mais en se taisant, en se livrant aux mains des hommes. Dans cette effacement du Verbe on peut déceler encore une modalité importante de la grâce. La grâce ne s'impose pas aux hommes, elle n'essaye pas d'enserrer tous les aspects de l'existence dans une multitude de préceptes, comme la Torah pharisienne puis rabbinique, mais elle laisse à l'homme une capacité d'initiative très grande. La grâce de Dieu suscite la liberté et l'originalité de l'homme. Si le Verbe de Dieu se tait, si le Verbe meurt sur la Croix, c'est aussi pour que les hommes ne soient pas écrasés par sa présence mais à leur tour deviennent des Paroles de Dieu, des Verbes de Dieu. Chacun est invité par le Christ à l'imiter, mais cette imitation se fait dans la plus extrême diversité : les pécheurs se ressemblent tous alors que les saints sont très différents les uns des autres. La sanctification ici réalisée est l'œuvre de l'Esprit-Saint, et comme Jésus lui-même l'affirme il est nécessaire qu'il meurt pour que l'Esprit vienne et fasse de chaque être humain une parole originale de Dieu.

Donc la nouvelle παιδεία se caractérise par ces traits : révolutionnaire, bienveillante, universelle et spontanée.

Il est patent que ces traits soit précisément ceux que mettent en avant le pédagogisme. Révolutionnaire : l'enseignant ne doit pas dominer l'enfant mais, en quelque sorte, se mettre à son école et apprendre de lui comment l'enseigner. Bienveillant : l'enseignant ne doit pas châtier l'enfant, pas même lui mettre de mauvaises notes, mais toujours valoriser positivement ce qu'il dit ou écrit. Universel : l'enseignant ne doit pas favoriser une élite mais se mettre au niveau des plus faibles pour qu'aucun enfant ne se sente exclu. Spontané : l'enseignant ne doit pas imposer un programme venu d'en-haut mais aider chaque enfant à développer ses propres centres d'intérêt. C'est ce qu'exprimait récemment, avec beaucoup de conviction, une directrice d'école primaire de l'Ouest parisien à des institutrices un peu surprises : « si vos élèves ne s'intéressent pas à Louis XIV, cela signifie que cela n'est pas intéressant. Laissez tomber. Parlez-leur de ce qui les intéresse : s'ils veulent parler de leurs chaussures, faites cours sur l'histoire du vêtement, échanger sur le sens des vêtements³. »

Si le pédagogisme ressemble tant à la nouvelle παιδεία de l'Évangile, cela n'est pas dû au hasard. Une de ses figures de prou est Philippe Meirieu, qu'un article du quotidien *La Croix* présente comme un « catho de gauche » et dont il fait un éloge très appuyé. On y a

3 Rapporté par François-Xavier BELLAMY, *Éduquer avec Rousseau*, Éditions SOS éducation, 2016, p. 22.

apprend que Meirieu, jeune étudiant, était passionné par Emmanuel Mounier et Teilhard de Chardin. Lui-même raconte un de ses exploits remontant aux années conciliaires :

Un jour, on s'était même allongé sur la route de Nîmes pour empêcher l'évêque de venir célébrer une messe réservée aux seuls ingénieurs des mines ! L'effervescence révolutionnaire était énorme dans ces années conciliaires. Il y avait une ouverture fantastique à une pensée formidablement inventive. (*La Croix* du 3 septembre 2010)

Puis il note que la plupart de ses collègues révolutionnaires se sont réconciliés avec la pensée libérale, alors que lui est resté fidèle à ses idées, sans doute grâce à sa foi chrétienne. Même si les partis traditionnels laissent peu de place à ses convictions.

Aujourd'hui, à droite comme à gauche, mieux vaut être un stalinien ou un maoïste repenté qui s'est énormément trompé qu'un catho de gauche qui ne s'est pas beaucoup égaré. (*Ibid*)

Ces points sont importants à noter. Aujourd'hui, parmi les plus farouches opposant au pédagogisme de Meirieu, on trouve de nombreux catholiques. Mais ont-ils conscience que ce pédagogisme serait impensable sans la Révélation chrétienne ? Ce qui n'implique nullement qu'un chrétien devrait automatiquement être d'accord avec le pédagogisme. La question est plus profonde et déborde le seul domaine de l'éducation. Comment évaluer l'impact du christianisme sur une société qui a été chrétienne mais qui ne l'est plus ? Autrement dit, les traits caractéristiques de la nouvelle παιδεία peuvent-ils être détachés de la foi et de la grâce pour être transférés à la pédagogie scolaire ? La nouvelle παιδεία, amputée de la foi, est-elle une bonne nouvelle pour l'humanité ou l'annonce d'une catastrophe ? Ou encore : le christianisme peut-il être perverti au point de se retourner contre l'humanité qu'il prétendait sauver ?

Chesterton disait que notre monde moderne était rempli d'idées chrétiennes devenues folles. Ivan Illich s'est lui aussi beaucoup penché sur la perversion du christianisme accomplie par la Modernité qui en quelque sorte a fait entrer de force dans les institutions étatiques ce qui devrait rester de l'ordre de la pure initiative individuelle. Les trois domaines qu'il examine sont l'économie, la santé et l'éducation. Terminons par une citation de son dernier livre (en fait un recueil d'entretiens à saveur testamentaire) au titre évocateur : *La corruption du meilleur engendre le pire*.

La façon dont je juge et espère comprendre les institutions modernes les fait apparaître non comme de simples maux, mais comme des expressions du péché : comme tentatives de réaliser par des moyens humains ce que Dieu seulement, l'appelant à travers le Juif battu, pouvait donner au Samaritain : l'invitation à agir en charité⁴.

Ainsi le pédagogisme peut être décrit comme une christianisation de la παιδεία païenne. Mais précisément dans la mesure où cette christianisation se déroule comme un procès institutionnel, on peut se demander si les excellents principes qui la commandent ne finiront pas par se retourner contre les élèves eux-mêmes. Est-il possible d'institutionnaliser la grâce ? La question mérite d'être posée, et elle n'est pas petite.

4 Ivan ILLICH, *La corruption du meilleur engendre le pire. Entretiens avec David Cayley*, Actes Sud, 2007, p. 241.